Zeitschrift: Entretiens sur l'Antiquité classique
Herausgeber: Fondation Hardt pour l'étude de l'Antiquité classique
Band: 31 (1985)

Artikel: Pindare et la Sicile
Autor: Vallet, Georges
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-660976

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

VIII

GEORGES VALLET

PINDARE ET LA SICILE

L'historien de la Sicile classique sait que Pindare, et, plus peut-être encore, les scholies, représentent pour lui un exceptionnel document de travail. J'emploie à dessein cette expression parce que, comme il est normal, le poète n'est pas un historien, et l'historien d'aujourd'hui n'utilisera pas — j'allais dire ne maniera pas — un texte de Pindare, comme il le fera, avec toutes les précautions d'usage, d'un texte de Thucydide ou de Diodore. Quant aux scholies, elles fournissent, par définition, des données ponctuelles et fragmentaires, dont il serait essentiel de pouvoir, à chaque fois, préciser les sources et, surtout, qu'il faudrait pouvoir insérer dans un discours d'ensemble cohérent. C'est pourquoi l'historien de la Sicile des premières décennies du Ve siècle reconnaît parfaitement l'importance pour sa recherche de l'œuvre de Pindare et de ses commentateurs, mais il sait aussi qu'il devra interpréter les données, plus ou moins allusives, qu'il y trouvera, avec des précautions particulières.

Ce qu'il considère, notre historien, c'est que l'œuvre sicilienne de Pindare, c'est, d'abord et surtout, à l'occasion des victoires à Olympie, à Delphes, à Némée, ou ailleurs, l'exaltation de la gloire et des vertus des membres les plus

illustres de la famille des Deinoménides et de celle des Emménides, et, en première ligne, de ceux qui ont 'régné' à Syracuse et à Agrigente. Pindare, pour nous, c'est le chantre de ces 'tyrannies' nées en Sicile peu après le début du Ve siècle dans les grandes villes agraires de la côte méridionale de Sicile; c'est surtout le chantre de Hiéron qu'avec des nuances il exalte à chaque occasion, tandis que les historiens antiques sont, pour le frère de Gélon, d'une sévérité extrême. Bref, on peut dire que le titre du fameux mémoire de Wilamowitz résume pour nous à la fois l'essentiel des problèmes historiques et la source principale du lyrisme sicilien de Pindare. Oui, Pindare et Hiéron, c'est bien là l'essentiel.

Autres données que n'ignore aucun historien de la Sicile: ainsi que d'autres artistes et poètes, Pindare est venu dans l'île, à la cour de Hiéron, et ceci au moment de l'acmé de la puissance et de la gloire du tyran de Syracuse. Le voyage et le séjour datent de l'année 476 av. J.-C. Voilà un repère important, sur lequel l'historien est tenté d'insister d'autant plus que, à première vue, il est désorienté par la répartition et l'ordre dans lequel il trouve les poèmes de Pindare. Comme l'a écrit A. Puech dans son introduction aux *Olympiques*, «l'examen individuel des *Odes triomphales* nous montrera que les poèmes de Pindare ont dû donner souvent un embarras assez sérieux à ceux qui ont voulu les classer: telle était la diversité des occasions qui les ont fait naître» [1]. Mais, plus encore que la difficulté à répartir les poèmes en livres, dont témoignent les différences entre la biographie ambrosienne et la liste présentée par Suidas, ce qui surprend l'historien, c'est que, à l'intérieur de chaque livre, il ne trouve pas un classement ou un ordre qui, d'une manière ou d'une autre, répondent à ses catégories habituelles et qui, en tout cas, tiennent compte de la chrono-

[1] A. Puech (ed.), Pindare, Tome I: *Olympiques* (Paris 1922), p. xii.

logie. Pour les *Olympiques*, par exemple, on peut reconnaître, certes, dans l'ordre des éditeurs alexandrins, «quelques groupements formés d'après certaines affinités naturelles et, à l'intérieur de ces groupements mêmes, apparaissent parfois quelques intentions particulières» [2]. Il est vrai que les six premières odes célèbrent des vainqueurs siciliens et que les personnages importants, Hiéron et Théron, sont en tête. Mais, après les tyrans de Sicile, vient, avec les *Olympiques* IV et V, la célébration d'un citoyen de Camarine, qui remporte la victoire à Olympie sans aucun doute après la chute des tyrannies en Sicile. La VIe célèbre un autre Sicilien, Syracusain cette fois, et lieutenant de Hiéron; et puis, avec la XIIe, on revient à la Sicile, avec la célébration d'un habitant d'Himère, qui, il est vrai, n'était pas sicilien d'origine, mais crétois, et que les circonstances de la vie avaient amené dans l'ancienne colonie de Zancle, sur la côte nord de l'île. La date de l'ode, nous le verrons, n'est pas sans faire problème. Mais, ce qui, au départ, inquiète l'historien, c'est que, pour des commémorations à des jeux dont les dates nous sont bien connues, souvent, nous n'avons pas, pour les odes, de repère chronologique. Et son inquiétude augmente quand il s'aperçoit que la XIIe *Pythique*, la dernière donc, qui commémore elle aussi la victoire d'un Sicilien, à Delphes cette fois, est la plus ancienne des *Pythiques*, avec la VIe, qui commémore une autre victoire d'un Agrigentin, et que ce sont les premiers poèmes connus de Pindare, dont la date semble bien être 490 environ. Les premières odes de Pindare sont donc antérieures à l'apparition de la tyrannie en Sicile, et les dernières postérieures à sa disparition. Le fait, qui est une banalité pour les spécialistes de Pindare, surprend l'historien de la Sicile, tant il est habitué à associer l'œuvre pindarique avec l'exaltation des grandes tyrannies siciliennes.

[2] A. Puech (ed.), *ibid.*, 14.

Autre remarque, elle aussi banale: dans la mesure où l'ensemble des odes de Pindare destinées à commémorer la victoire d'un personnage sicilien peuvent être classées chronologiquement — ce qui n'est pas possible pour toutes, mais, avec quelques incertitudes, on arrive tout de même à établir un ordre assez vraisemblable — il est clair qu'il ne faut pas, pour la façon de penser ou de s'exprimer de Pindare sur les réalités siciliennes, chercher à trouver à tout prix des différences entre les poèmes antérieurs au voyage en Sicile, ceux qu'il écrivit dans l'île et ceux qui sont postérieurs à son retour. Je ne parle pas ici de la connaissance qu'il a pu avoir des personnes, mais du milieu naturel sicilien et notamment des villes. Il n'y a là rien au fond que de très normal. Prenons quelques exemples précis, d'abord celui d'Agrigente. Nous l'avons rappelé déjà, les deux odes les plus anciennes de Pindare, composées aux alentours de 490, sont consacrées, la VIe *Pythique* à Xénocrate d'Agrigente, vainqueur à la course des chars, et la XIIe à Midas d'Agrigente, vainqueur au concours des aulètes. Nous reviendrons tout à l'heure sur les personnages, notamment sur Xénocrate. Ce qu'il nous importe de souligner pour le moment, c'est que l'évocation — je ne dis pas la description — la mieux réussie qu'ait faite Pindare de la ville d'Agrigente, ou, si l'on veut, l'image poétique la plus évocatrice, se trouve, non pas dans la seconde *Olympique*, consacrée à Théron et écrite sans doute sur place, mais dans les deux *Pythiques* de 490, donc bien avant que Pindare ne connaisse la Sicile. Dans la première strophe de la VIe *Pythique*, Pindare, après avoir évoqué le cortège qui, à Delphes, se dirige vers le temple d'Apollon, exalte la noble famille des Emménides (5-9):

... ἔνθ' ὀλβίοισιν Ἐμμενίδαις
ποταμίᾳ τ' Ἀκράγαντι καὶ μὰν Ξενοκράτει
ἑτοῖμος ὕμνων θησαυρὸς
ἐν πολυχρύσῳ
Ἀπολλωνίᾳ τετείχισται νάπᾳ·

«C'est pour les Emménides fortunés, pour la fluviale Agrigente et pour Xénocrate qu'est prêt dans la riche vallée d'Apollon le trésor de nos hymnes». Agrigente est définie comme ποτάμιος sans doute parce qu'elle tire son nom du fleuve homonyme, celui qui est symbolisé par le crabe sur le premier monnayage de la ville (fin du VIe siècle), mais aussi parce que l'une des caractéristiques de son site, c'est d'être, comme l'a bien souligné Polybe, «entouré par deux fleuves, au sud, le fleuve homonyme, l'Akragas, et, du côté de l'ouest et du sud-ouest, l'Hypsas» [3]. Relevons au passage l'adjectif πολυχρῦσος, qui veut souligner, comme le fait à chaque occasion Pindare, la richesse fabuleuse d'Agrigente.

La XIIe *Pythique*, qui commémore la victoire à Delphes du joueur de flûte Midas, lui aussi originaire d'Agrigente, débute par une invocation à la ville (1-3):

Αἰτέω σε, φιλάγλαε, καλ-
λίστα βροτεᾶν πολίων,
Φερσεφόνας ἕδος, ἅ τ' ὄ-
χθαις ἔπι μηλοβότου
ναίεις Ἀκράγαντος ἐΰ-
δματον κολώναν, ὦ ἄνα ...

C'est, cette fois, non plus l'éloge de la richesse, mais celui de la beauté (φιλάγλαε, καλλίστα βροτεᾶν πολίων), avec une évocation de la ville bien construite qui s'élève sur la colline dominant les rives de l'Akragas, le fleuve qui enrichit les pâturages. Pindare avait sans doute peu de chose à dire sur Midas et son éloge va d'abord et avant tout à Agrigente, tandis que, lorsqu'il chantera plus tard dans les IIe et IIIe *Olympiques* la victoire de Théron à la course des chars en 476, il ne parlera pratiquement pas d'Agrigente, où il se trouve sans doute, se contentant d'évoquer l'illustre cité (κλεινὰν Ἀκραγάντα, *O.* III 2), et, quand dans la IIe *Isth-*

[3] Plb. IX 27, 4-5.

mique, encore postérieure, il évoquera de nouveau, cette fois avec nostalgie, Xénocrate ou plutôt sa mémoire, il n'y aura pas un mot sur Agrigente.

Qui s'en étonnerait, ce n'est donc pas la connaissance que le poète peut avoir des lieux qui va infléchir le chant lyrique d'un Pindare. Les mêmes remarques s'appliquent évidemment à l'évocation de Syracuse et de la belle Ortygie. Qu'il s'agisse du début de la IIe *Pythique* (1-2):

> Μεγαλοπόλιες ὦ Συράκοσαι, βαθυπολέμου
> τέμενος Ἄρεος, ἀνδρῶν ἵππων τε σιδαροχαρ-
> μᾶν δαιμόνιαι τροφοί ...

ou de celui, encore plus fameux, de la Ire *Néméenne* (1-4):

> Ἄμπνευμα σεμνὸν Ἀλφεοῦ,
> κλεινᾶν Συρακοσσᾶν θάλος Ὀρτυγία,
> δέμνιον Ἀρτέμιδος,
> Δάλου κασιγνήτα, ...

il est clair qu'aucune de ces magnifiques expressions poétiques n'est conditionnée par une image visuelle de Syracuse. Il en va de même pour les expressions qui, d'une manière plus générale, évoquent l'ensemble de l'île. Dans la Ire *Olympique*, celle-ci est définie comme πολυμάλος [4] et la Ire *Néméenne*, elle encore, contient cette belle évocation de la Sicile (13-15):

> νάσῳ,
> τὰν Ὀλύμπου δεσπότας
> Ζεὺς ἔδωκεν Φερσεφόνᾳ, κατένευ-
> σέν τέ οἱ χαίταις, ἀριστεύ-
> οισαν εὐκάρπου χθονός
> Σικελίαν πίειραν ὀρθώ-
> σειν κορυφαῖς πολίων ἀφνεαῖς·

Terre de Perséphone, la première de toutes les terres fertiles, voilà bien la grasse Sicile que Zeus a promis de mettre au faîte de la renommée pour l'opulence de ses cités.

[4] *O.* I 12.

Ailleurs [5], la Sicile est définie d'un mot comme ἀγλαόκαρπος, la terre aux beaux produits; fertilité du sol, beauté et richesse des villes, voilà l'image que chante le lyrisme de Pindare. Rien de visuel, rien de vécu évidemment dans tout cela. Le cliché subsistera au moment des années difficiles qui suivent la mort de Hiéron (467/466) et la révolte de Syracuse contre Thrasybule: en 464, chantant dans la XIIIe *Olympique* la victoire au stade et au pentathlon de Xénophon de Corinthe, Pindare évoquera encore «les villes opulentes sises sous la crête sublime de l'Etna» (ταί ϑ' ὑπ' Αἴτνας ὑψιλόφου καλλίπλουτοι πόλιες) [6]. L'expression ne convient guère à la situation d'alors de Catane, de Naxos ou de Leontinoi.

Nuançons cependant cette impression d'ensemble, qui est juste, par quelques traits précis. Je pense en premier lieu à l'Etna: l'évocation du volcan chez Pindare est constamment associée au mythe de Typhon, le monstre aux cent têtes foudroyé par Zeus. On connaît le texte de Strabon [7] décrivant la région volcanique qui, selon lui, s'étend de Cumes à l'Etna, et qui cite un fragment de Pindare que nous ne connaissons que par là [8]: «l'Etna l'enveloppe, comme un lien monstrueux... mais seul entre les Dieux, tu domptas Typhon l'inabordable, Typhon aux cent têtes...». Ainsi Zeus, souvent défini comme Zeus Etnéen, est le maître du volcan, comme le rappellent les vers célèbres de la IVe *Olympique* [9]:

> Ἀλλ', ὦ Κρόνου παῖ, ὃς Αἴτναν ἔχεις
> ἶπον ἀνεμόεσσαν ἑκατογκεφάλα
> Τυφῶνος ὀβρίμου.

[5] *Hymn.* fr. 30, 6 S-M.

[6] *O.* XIII 111-112.

[7] Strab. XIII 4, 6, p. 626-627.

[8] A. Puech (ed.), Pindare, Tome IV: *Isthmiques et fragments* (Paris 1952), fr. 18 (= frr. 92-93 S-M). La traduction citée est celle d'A. Puech.

[9] *O.* IV 6-7.

Mais le passage le plus important pour nous est évidemment le texte de la Ire *Pythique* [10], qui a été souvent analysé par les commentateurs de Pindare. Je le rappelle ici dans la traduction de A. Puech:

«Mais tout ce que Zeus n'aime point frémit, en écoutant le chant des Piérides, sur la terre et la mer immense; et il frémit aussi, celui qui gît dans le Tartare affreux, l'ennemi des Dieux, Typhon aux cent têtes. Jadis il grandit dans l'antre fameux de Cilicie; aujourd'hui, les hauteurs qui dominent Cumes et opposent leur barrière à la mer pèsent, avec la Sicile, sur sa poitrine velue, et la colonne du ciel le maîtrise, l'Etna couvert de neige, qui toute l'année nourrit la glace piquante.

» Du mont sortent, vomies par ses abîmes, les sources les plus pures du feu inabordable, et pendant le jour, ces torrents répandent un flot de fumée ardente; mais, dans les ténèbres, une flamme rouge roule et entraîne jusqu'aux profondeurs de la plaine marine des blocs de roche, avec fracas. Celui qui fait jaillir ces épouvantables jets d'Héphaistos, c'est ce monstre. Prodige merveilleux à voir, émerveillement aussi pour ceux à qui des témoins le racontent, que la fureur de ce captif, qui gît ainsi entre les cimes aux noirs feuillages de l'Etna et le sol, le dos tout lacéré et meurtri par la couche sur laquelle il pose.»

Arrêtons-nous, nous aussi, un instant sur ce texte célèbre sans reprendre le rapprochement fréquent avec les vers du *Prométhée enchaîné* évoquant Typhon vaincu «comprimé par les racines de l'Etna, tandis qu'en haut de ses cimes, Héphaistos frappe le fer en fusion» [11] et encore moins avec l'épisode de Typhée qui figure, comme une interpolation, manifeste d'ailleurs, dans la *Théogonie* [12] hésiodique. A relire attentivement les trois textes, il apparaît clairement que le nôtre a un tout autre caractère. Il est vrai que Pindare part du mythe, celui de Typhon, et qu'il revient au mythe. Mais, comme l'avait déjà bien souligné J. Duchemin, «le τέρας μὲν θαυμάσιον προσιδέσθαι (v. 26), précédant immédiatement le θαῦμα δὲ καὶ παρεόντων ἀκοῦσαι, nous le fait clairement enten-

[10] *P.* I 13-28.

[11] Aeschyl. *Prom.* 363-367.

[12] Hes. *Theog.* 820 sqq.

dre [qu'il s'agit d'une «impression personnelle directement ressentie»], ainsi que le choix des termes, τέρας pour ceux qui voient eux-mêmes, θαῦμα pour ceux à qui on fait le récit» [13].

Voilà qui semble évident. Il est vrai aussi que «c'est le témoin oculaire encore qui nous rapporte l'impression directe du volcan dont s'échappe une colonne de fumée le jour, vue la nuit, au milieu des ténèbres, comme une colonne de feu» [14]. Partant de là, historiens et commentateurs de Pindare se sont interrogés sur cette éruption. Ce qui semble clair, c'est que, entre les années 480 et 475, le volcan connut une activité intense: en 479, le Marbre de Paros signale une éruption [15] et Thucydide, faisant allusion à une éruption en 425, rappelle qu'elle avait été précédée par une autre éruption violente cinquante ans plus tôt [16]. Il est inutile à ce point de presser la chronologie et de se demander si l'éruption de 475 a pu être précédée d'une activité intense dont Pindare aurait vu les manifestations en 476. Soyons clair: d'abord le chiffre donné par Thucydide est un chiffre rond; d'autre part, l'expérience montre souvent — hélas! — qu'une éruption de l'Etna peut durer un temps assez long. Il ne serait pas raisonnable, je crois, de mettre en doute que ce récit de la Ire *Pythique* traduit bien le souvenir ou l'impression qu'a eue d'une éruption violente un témoin oculaire [17].

[13] J. Duchemin, *Pindare poète et prophète* (Paris 1955), 151.

[14] J. Duchemin, *op. cit.*, 151-152.

[15] *IG* XII 5, 444 (p. 107).

[16] Thuc. III 116.

[17] Il ne faut pas faire dire au texte plus qu'il ne dit. Cependant, J. Duchemin a eu tort, selon moi, de tirer de l'alternance indiquée par Pindare entre le feu visible la nuit et la fumée du jour la conclusion qu'il s'agissait «d'une période durable d'activité partielle, non de la phase aiguë de l'éruption» (*op. cit.*, 152 n. 1). En effet, le vers 24 (ἐς βαθεῖαν φέρει πόντου πλάκα σὺν πατάγῳ) montre que les coulées de lave sont descendues jusqu'à la mer.

Second point, mais qui, cette fois-ci, est davantage du domaine de l'hypothèse: deux *Olympiques*, on le sait, sont consacrées à Psaumis de Camarine, vainqueur à la course des chars sans doute en 456, la IVe et la Ve. Je suppose au départ, mais c'est en réalité une question que je pose aux spécialistes de Pindare, que la Ve *Olympique* est bel et bien une *Olympique* et qu'il faut admettre son authenticité. S'il en est ainsi — il est évident que dans l'hypothèse contraire, tout mon raisonnement tombe —, elle oblige à se poser des questions très intéressantes pour le problème qui est le nôtre. Nous reviendrons sur ces odes tardives de Pindare et sur ce qu'elles nous apportent pour l'histoire d'une ville comme Camarine. Pour le moment, arrêtons-nous aux détails de l'évocation de la ville et de son site, telle qu'elle figure dans la Ve *Olympique*. «Psaumis, dit Pindare, a illustré, ô Camarine, τὰν σὰν πόλιν ... λαοτρόφον», que l'on interprète souvent par «ta ville populeuse», alors que l'adjectif me semble faire allusion, plutôt qu'au nombre des habitants de la ville, refondée récemment, à la richesse d'un territoire qui nourrit grassement sa population. Rien, jusque-là, que de très normal, et l'auteur continue en rappelant que Psaumis a fait proclamer par la voix du héraut «le nom de son père Acron et celui de sa patrie récemment refondée». Et voici la suite du texte: «Il chante, ô Pallas patronne de cette ville, ton pur sanctuaire, et le fleuve Oanis, et le lac de votre pays, et les bras majestueux de l'Hipparis, qui arrose la plaine et qui rassemble rapidement la haute forêt de vos édifices solides, et il tire votre cité de la détresse et la fait renaître à la lumière» [18].

Je me limite ici aux remarques essentielles: l'évocation du site est suffisamment précise et exacte pour que l'on doive admettre que l'auteur du texte le connaît, qu'il y est allé, qu'il l'a vu. C'est même une des raisons que l'on a fait

[18] *O.* V 10-14.

valoir contre l'authenticité de l'ode, en admettant qu'elle était sans doute «l'œuvre d'un poète sicéliote, peut-être même de Camarine, étant donné la connaissance qu'il avait des lieux»[19]: de fait, la colline sur laquelle s'étendait la majeure partie de la ville, colline qui porte encore aujourd'hui le nom de Cammarana, «présente des pentes qui descendent rapidement sur les vallées de l'Hipparis au nord et de l'Oanis (l'actuel Rifriscolaro) au sud, tandis qu'à l'ouest elle domine à pic la mer...; au nord-est se trouvait le *lacus camarinensis*, un marais de vastes dimensions, que traversaient les eaux de l'Hipparis et que mentionnent les auteurs anciens: Pindare, Virgile, Silius Italicus, etc. C'était le domaine de la nymphe Camarine, que les monnaies représentent assise sur un cygne»[20]. Je n'entre pas ici dans les discussions que l'on trouve dans les scholies et chez les commentateurs de Pindare pour savoir qui, selon le poète, assemble la haute forêt des édifices solides et fait renaître la cité: est-ce le fleuve, l'Hipparis, est-ce Psaumis? Ce qu'il est intéressant pour nous de noter, c'est que beaucoup de commentateurs de Pindare, habitués à voir dans une ode l'exaltation d'un homme, concluent normalement que ce ne peut être que Psaumis, ce qui ne me semble pas possible, vu le contexte et vu l'époque, comme nous le dirons tout à l'heure.

En tout cas, comme l'ont justement noté les historiens et les archéologues qui travaillent actuellement sur le site de Camarine[21], l'expression τὰν νέοικον ἕδραν (v. 8) et l'allusion à la haute forêt de constructions que fait naître rapidement[22] l'Hipparis se réfèrent à la nouvelle ville fondée en

[19] C. Augello, *Camarina* (Ragusa 1970), 13.

[20] P. Pelagatti, in *Storia della Sicilia* I (Napoli 1979), 511.

[21] P. Pelagatti, *ibid.*, 514.

[22] Ταχέως du vers 13 se rapporte évidemment au verbe κολλᾷ. La traduction de A. Puech «son cours rapide [de l'Hipparis] vient assembler la haute forêt» ne peut être due qu'à une inattention.

461. De toute façon, si Pindare est bien l'auteur de l'ode (?), il faut admettre, par une série de suppositions en chaîne, d'abord qu'il est venu à Camarine en 476, puis que Psaumis ou un autre habitant de Camarine lui a, vingt ans après, décrit la physionomie nouvelle de la ville. Rappelons-nous qu'en 476 le site de Camarine était pratiquement abandonné: il faut donc supposer que Pindare est passé par Camarine en allant à Agrigente, chez Théron...

Ceci nous amène à considérer rapidement les relations qui ont pu exister entre Pindare et ses héros siciliens, en première ligne avec la 'maison' des Emménides et celle des Deinoménides [23].

Auparavant, pour des raisons de clarté, je me permets de rappeler de façon schématique les points forts de l'histoire sicilienne pour les premières décennies du Ve siècle: vers les années 500-480, il y a essentiellement quatre 'centres de pouvoir' dans l'île. C'est d'abord celui où se sont imposés les Deinoménides autour de Géla, puis de Syracuse (à partir de 485); il y a d'autre part Agrigente où Théron, le petit-fils d'Emménès, est devenu tyran aux alentours de 488; il y a la zone du Détroit, avec Anaxilas qui s'est emparé du pouvoir à Rhégion vers 494 et dont les ambitions concernent l'angle nord-est de la Sicile. Il y a enfin, à la limite de la zone punique, Himère, menacée par les ambitions d'Agrigente et qui, depuis quelques années, est, elle aussi, gouvernée par un tyran, Térillos. A l'arrière-plan de tout cela pèse la menace de Carthage, avec ses bases en Sicile occidentale et sa volonté d'expansion à la fois dans l'île (Sélinonte, en fait, est gouvernée par des tyrans qui subissent l'alliance carthaginoise) et sur la mer Tyrrhénienne. Depuis le prédécesseur de Gélon, toute la Sicile

[23] Je renvoie à ce sujet à mon article «Note sur la 'maison' des Deinoménides», in Φιλίας χάριν. *Miscellanea ... Eugenio Manni* (Roma 1980), VI 2139-2156, et à A. von STAUFFENBERG, «Pindar und Sizilien», in *Historisches Jahrbuch* 1955, 12-25.

chalcidienne (Léontinoi, Catane, Naxos, Callipolis) est soumise à l'hégémonie de fait de Géla-Syracuse, à l'exception de Zancle (la future Messine), reprise par Anaxilas vers 490/488, et d'Himère.

J'ai eu récemment l'occasion, dans le cadre d'un des «Convegni sulla Magna Grecia» qui se tiennent chaque année à Tarente, de reprendre l'étude des cités chalcidiennes du Détroit et de Sicile [24]. De ce long rapport qui tentait de refaire un bilan de la politique d'hégémonie et de violence des villes doriennes de la côte sud à l'égard des cités chalcidiennes, je retiendrai, pour notre propos, ceci: bien avant l'époque des conflits, l'opposition est claire entre les cités chalcidiennes, d'une part, dans lesquelles apparaît d'abord le monnayage (plus tard que dans d'autres régions du monde grec) et où naissent et se développent les premières législations, et, d'autre part, ces gros centres doriens de la Sicile sud-orientale (Sélinonte, Agrigente, Géla, Syracuse), où les activités économiques et les structures sociales sont essentiellement fonction de la terre et dans lesquelles sont nées les tyrannies. Celles-ci, en Sicile, sont apparues à l'Ouest: sans remonter à Phalaris, de funeste mémoire, qui fut tyran d'Agrigente dans la première moitié du VIe siècle, il semble bien qu'il y ait eu à Sélinonte, à partir d'un Théron mal connu, des tyrans qui auraient gouverné en fait avec l'accord de Carthage. Il ne semble pas en revanche, malgré quelques indications tardives, qu'il y ait eu de tyrannie à Agrigente entre Phalaris et Théron, qui s'empare du pouvoir en 488. C'est donc, après Sélinonte, à Géla que s'impose la tyrannie. Les dates des premiers tyrans ont fait l'objet de longues discussions. En gros, on peut admettre que Cléandros serait devenu tyran de Géla en 505 et qu'il y a régné jusqu'à sa mort en 498; son frère Hippocrate lui

[24] G. VALLET, «Les cités chalcidiennes du Détroit et de Sicile», in *Atti del XVIII Convegno sulla Magna Grecia 1978* (Taranto 1984), 81-141.

succéda. Hérodote nous précise clairement la suite des événements [25]: Gélon, descendant de Télinès l'hiérophante, faisait alors partie de la garde d'Hippocrate, et ce dernier le nomma bientôt commandant en chef de la cavalerie, car, dans les sièges des cités chalcidiennes, il avait fait preuve de mérites éclatants. Quand Hippocrate mourut, après avoir régné, comme Cléandros, pendant sept ans, les habitants de Géla se révoltèrent contre ses fils Eukleidès et Cléandros. Gélon fit alors semblant de prendre leur parti, mais en fait, après avoir triomphé par les armes des habitants de Géla, il exerça lui-même le pouvoir. C'est ainsi qu'il s'empara de la tyrannie: nous sommes sans doute un peu avant 490. Avec lui arrivent au pouvoir, où ils se maintiendront pendant un quart de siècle, les Deinoménides.

Rappelons maintenant de façon tout aussi schématique les principaux événements qui ont marqué l'époque de la tyrannie des Deinoménides à Géla et à Syracuse et des Emménides à Agrigente: ce rappel, je le fais seulement en fonction des allusions aux événements ou à la vie des hommes que l'on peut trouver chez Pindare. C'est, nous l'avons vu, en 491 sans doute que Gélon s'est emparé du pouvoir à Géla. La Sicile chalcidienne, restée indépendante, fait bloc, puisque Térillos, le tyran d'Himère, s'allie avec Anaxilas le tyran de Rhégion. Gélon favorise l'arrivée au pouvoir à Agrigente de Théron (488), qui devient son allié. La richesse de Gélon et la splendeur de sa cour, dues à la fois à la fortune de sa famille, celle des Deinoménides et à la hiérophantie qu'ils exerçaient, mais surtout aux conquêtes effectuées sous le règne d'Hippocrate sont manifestes dès cette époque: lors de la 73e Olympiade (488 av. J.-C.), Gélon remporte la victoire à la course des chars, que commémoreront le don du char à Olympie [26] et des émis-

[25] Hdt. VII 154.

[26] Paus. VI 9, 4.

sions monétaires à Géla et à Léontinoi. Mais, une fois assurée la domination des cités chalcidiennes de la côte orientale (sauf Zancle), l'objectif de Gélon restait Syracuse, où un gouvernement démocratique faible [27] pouvait provoquer le retour des Gamoroi et le rétablissement d'un régime aristocratique fort, hostile à toute expansion de Géla. Gélon sut manœuvrer avec habileté et, en 485, le peuple de Syracuse lui remit la ville [28], dont il devint le tyran. Syracuse, dit Hérodote, devint alors tout pour lui et il remit Géla à son frère Hiéron. Il y eut alors une série de destructions de villes et de déplacements de populations (Camarine, Mégara, Euboea), que raconte longuement Hérodote et qui ont pour objet non seulement d'assurer la domination du tyran sur les villes voisines, mais de modifier le corps social de Syracuse, car, en plus des nouveaux citoyens, transplantés des villes voisines, Gélon ne tarda pas à concéder la 'politeia' à un nombre élevé de mercenaires, 10 000 selon Diodore [29].

L'entente et l'alliance entre Gélon et les Emménides, corroborées par une extraordinaire politique de mariage entre les deux familles [30], avaient naturellement pour but de permettre aux deux tyrans de poursuivre sans heurts chacun sa propre politique d'hégémonie; en 483/2 Théron s'empare d'Himère où il est accueilli en libérateur par le parti anticarthaginois, tandis que Térillos en fuite invoque, en accord avec son allié Anaxilas, qui a épousé sa fille, l'aide de Carthage. C'est ainsi qu'on arrivera à la fameuse bataille d'Himère (été 480), qui valut à Syracuse et à Agrigente une gloire et un afflux de richesse exceptionnels. Gélon recueillait tous les fruits de sa victoire, quand il mourut (478/7),

[27] Arist. *Pol.* V 3, 1302 b 27-32.

[28] Hdt. VII 155.

[29] Diod. XI 72, 3.

[30] Cf. G. Vallet, *art. cit.*, in *Mélanges Manni*, 2152 sq.

après une brève maladie qui lui laissa juste le temps de désigner comme successeur son frère Hiéron.

Avant de survoler les événements du règne de Hiéron et les années qui suivirent, notons ceci: Pindare, dont l'ode la plus ancienne est pratiquement du début du siècle [31], Pindare, qui, en 490, a écrit deux odes pour les vainqueurs à Olympie originaires d'Agrigente [32], n'a dédié aucun poème à un membre de la famille des Deinoménides avant Hiéron. Le fait est à souligner, je crois, et nous devrons revenir sur cette différence entre les rapports du poète avec les Deinoménides d'une part, et avec les Emménides d'autre part. Par ailleurs, et cela est beaucoup plus normal, Pindare est exclusivement le chantre des grandes familles ou des tyrans des villes doriennes. Ce n'est pas lui qui célébrera les victoires d'Anaxilas et, si sur les quinze poèmes consacrés à des vainqueurs siciliens, un, et un seul, est dédié à un citoyen d'Himère, cela entre dans un autre contexte, qui n'a plus rien à voir avec celui des tyrannies.

S'agissant du 'règne' de Hiéron, les choses se compliquent. Deux sortes d'informations historiques nous seraient utiles: d'une part, les références aux événements qu'évoque ici ou là Pindare (c'est en général ce que nous fournissent les scholies et, à leur suite, les notes au texte des éditeurs), d'autre part, toutes les indications qui nous permettraient de juger le caractère objectif, ou non, des éloges de Pindare, qu'il s'agisse de Hiéron ou de Théron. Rappelons rapidement les données essentielles: si nous laissons pour le moment de côté les odes antérieures à la tyrannie (au moins

[31] Il n'entre ni dans nos intentions ni dans nos compétences de discuter ici le problème de la chronologie des premières odes pindariques, qui, de toute façon, ne sont pas des odes siciliennes. Quelle que soit la date de la Xe *Néméenne* et de la VIIIe *Isthmique* (cf. à ce sujet les arguments de C. GASPAR, *Essai de chronologie pindarique* [Bruxelles 1900] et la critique *ad loc.* de A. PUECH), il semble certain que la Xe *Pythique* date bien de 498.

[32] Les XIIe et VIe *Pythiques*.

à celle de Théron) et les odes postérieures à la chute de Hiéron, nous avons sept odes consacrées à des Syracusains: quatre à Hiéron (Ire *Olympique*, 476; IIe *Pythique*, vers 475 [?]; IIIe *Pythique*, entre 476 et 474; Ire *Pythique*, 470) et trois à des 'lieutenants' de Hiéron (la Ire et la IXe *Néméennes*, consacrées à Chromios, odes dont la date est incertaine mais qui sont à placer sans doute dans les années 476-474, et la VIe *Olympique*, consacrée à Agésias, pour laquelle les éditeurs hésitent entre 472 et 470). Par ailleurs, sur les cinq odes consacrées à des Agrigentins, si nous laissons de côté, répétons-le, les deux *Pythiques* de 490, deux sont consacrées à Théron, en 476 (la IIe et la IIIe *Olympiques*), et une à Xénocrate, la IIIe *Isthmique*, des années 472/470 (?), de toute façon postérieure à la mort de Théron (472) et de Xénocrate.

Voilà donc un bel ensemble d'odes pour une période précise et limitée. Les événements les plus importants, pour nous, de ces onze années pendant lesquelles régna Hiéron (478/7-467/6), quels sont-ils? Vu l'importance exceptionnelle des facteurs personnels, des relations familiales, des ambitions et des haines chez les Deinoménides, il n'est pas possible de séparer ici les événements et les personnes. On sait que Gélon avait trois frères et deux sœurs [33]. Des deux sœurs, pour commencer par elles, nous savons, par un fragment de Timée cité dans une scholie au vers 95 de la IXe *Néméenne* [34], qu'elles «avaient été données en mariage par Gélon», l'une au Géloen Aristonoos, dont nous ne savons à peu près rien, l'autre à Chromios, auquel sont consacrées la Ire et la IXe *Néméennes*: c'est probablement peu après la bataille de l'Héloros (493/492) que Gélon avait donné une de ses sœurs en mariage à Chromios, qui appartenait à une noble famille, comme le souligne clairement la

[33] Cf. le tableau généalogique de la famille des Deinoménides dans G. VALLET, *art. cit.*, in *Mélanges Manni*, 2146.

[34] *Schol. ad* Pind. *N.* IX 95 a; Timée, *FGrHist* 566 F 21.

Ire *Néméenne* [35], et qui avait commencé sa fortune, comme Gélon et ses frères, au service d'Hippocrate; on sait que Chromios s'était particulièrement distingué à cette bataille de l'Héloros qui avait marqué la défaite de Syracuse devant Géla. Selon le même fragment de Timée cité plus haut, il semble bien que Gélon aurait désigné Aristonoos et Chromios comme tuteurs de son fils, et Hiéron, plus tard, fera la même chose, puisque la scholie à l'inscription de la IXe *Néméenne* précise que Chromios était ami de Hiéron, qui le désigna comme «gouverneur» (ἐπίτροπος) de cette Aitna sur laquelle nous reviendrons, mais dont nous savons par la Ire *Pythique* que, par la volonté de Hiéron, elle était le «royaume» de son fils Deinoménès, désigné comme Αἴτνας βασιλεύς [36]. C'est dire que les deux beaux-frères et, en tout cas, Chromios, pour lequel Pindare semble avoir eu admiration et estime, comme le montrent les vers 22-25 de la Ire *Néméenne*, étaient des hommes de bien, qui, chose encore plus rare, s'entendaient convenablement, d'abord avec Gélon, ensuite avec Hiéron.

On ne peut pas en dire autant des autres frères: à côté de Gélon et de Hiéron, il y avait Polyzélos et Thrasybule. On sait que les historiens antiques de la maison des Deinoménides ont été, d'une manière générale, favorables ou très favorables à Gélon, et critiques ou très critiques à l'égard de ses frères. Cela commence avec Hiéron: dans un bilan parallèle qui remonte probablement à Timée, on oppose à Gélon un Hiéron avide (φιλάργυρος), violent (βίαιος), totalement démuni de noblesse de caractère [37]. Cer-

[35] *N.* I 27-30: «La force prévaut dans l'action, et la raison dans le conseil, lorsque l'hérédité nous en rend capable: fils d'Agésidamos, la nature te permet d'user de l'une ou de l'autre.»

[36] *P.* I 60.

[37] Diod. XI 67: on lira avec intérêt pour toute cette période l'excellente contribution de G. Maddoli («Il VIo e il Vo secolo») à la *Storia della Sicilia* II (Napoli 1979), 1-102.

tes, comme l'ont souvent souligné les historiens modernes [38], un 'bilan quantitatif' de la tradition sur Hiéron, le concert des louanges, avec les noms de Pindare et d'Eschyle, de Simonide et de Bacchylide, et, plus tard, celui de Xénophon dans son *Hiéron*, tend à faire de Hiéron l'idéal du tyran, qui veut utiliser avec habileté tous les moyens de la propagande dont il disposait: de là l'importance des victoires aux jeux panhelléniques, orchestrées par les plus grands poètes; de là, aussi, la nécessité d'une politique extérieure de prestige, avec les interventions dans la mer Tyrrhénienne, et surtout avec la référence permanente à la menace carthaginoise contre laquelle seule la nouvelle tyrannie présentait des garanties de sécurité; de là, enfin, cette politique de grandeur à l'intérieur du règne qui devait faire du tyran, notamment par le biais du héros fondateur, un être immortel, puisque, à sa mort, on lui rendrait des honneurs héroïques.

On le voit, comme dans tous ces régimes, la gloire des personnes influe sur les événements. Mais Hiéron avait sa famille! Ses relations avec Polyzélos, qu'il jugeait démagogue et trop bien vu du peuple, n'étaient pas bonnes. Un conflit éclata entre les deux frères lorsque Polyzélos se refusa à partir pour la Grande-Grèce où Hiéron souhaitait qu'il allât au secours des exilés de Sybaris menacés par Crotone dans leurs possessions de Scydros et de Laos. Voilà qui est typique de ce mélange de conflits de pouvoir à l'intérieur et d'opérations de prestige à l'extérieur, si caractéristique de nos tyrannies siciliennes. Hiéron voulait effectivement éviter que Crotone ne développât son domaine sur le versant tyrrhénien, et cela fait partie de la politique méditerranéenne des Deinoménides. Mais, en même temps, il avait pris ombrage de la popularité de Polyzélos et, selon Diodore, il espérait que ce frère encombrant trouverait la

[38] Cf. par exemple G. MADDOLI, *art. cit.*, 49.

mort dans ces combats. Aussi Polyzélos, comprenant les intentions de Hiéron, refusa-t-il ce commandement, et il se réfugia à Agrigente, chez Théron, qui était à la fois son gendre et son beau-père, puisque, en secondes noces, Polyzélos avait épousé sa fille, la fameuse Demaraté, veuve de Gélon, et que Théron avait épousé une des filles de Polyzélos. Hiéron, furieux de l'attitude de Polyzélos, n'excluait pas une guerre contre Théron. C'est alors que les habitants d'Himère, qui supportaient mal le joug d'Agrigente et la tyrannie de Thrasydée, le fils de Théron, que celui-ci avait mis à la tête de leur ville, s'adressèrent à Hiéron et lui promirent de se ranger sous son obéissance et de le servir contre Théron. Les deux armées se trouvaient déjà face à face, sur les rives du fleuve Gélas, lorsque les deux princes acceptèrent la médiation d'un ami commun, le poète Simonide. Nous apercevons à travers les textes les bases de cet accord: Polyzélos rentrait dans les bonnes grâces de son frère, en perdant sans doute tout pouvoir politique et militaire [39]. Hiéron épousait en troisièmes noces la nièce de Théron, sans qu'on sût ce qu'était devenue sa deuxième épouse, la fille d'Anaxilas. Il y avait donc une alliance personnelle entre Théron et Hiéron. D'autre part, on faisait un bel exemple: de fait, comme le précise encore Diodore, la ville d'Himère, après un tel massacre, était presque déserte, et on fit appel pour la repeupler à des éléments doriens. Théron pouvait fonder alors une nou-

[39] On notera que, contrairement à ce qui s'était passé après la bataille d'Himère, où le nom de Polyzélos était associé à ceux de Gélon, Hiéron et Thrasybule dans la dédicace des trépieds consacrés à Delphes, Polyzélos n'est pas cité après la victoire de Cumes. On se rappellera que le différend entre les deux frères a été invoqué pour expliquer la *rasura* bien connue de l'inscription qui figure sur la base de l'aurige de Delphes. On sait que la rédaction originelle de la première ligne était [Γ]έλας ἀνέ [ϑ]εκε ἀ[ν]άσσον, corrigée en [Π]ολυζαλός μ' ἀνεϑηκ[εν]. Sur les hypothèses qui peuvent expliquer ce changement, cf. F. Chamoux, *L'aurige*, in *Fouilles de Delphes* IV 5 (Paris 1955), 26 sq. et M. Zambelli, «La dedica dell'auriga di Delfi», in *ASAA* 30-31, 1952-1954 (1955), 161.

velle ville, ce qui lui donnait les droits quasi divins accordés aux héros fondateurs. C'est exactement ce que, nous allons le voir bientôt, Hiéron va faire pour la ville d'Aitna.

Auparavant, rappelons une autre conséquence, lointaine sans doute, mais non moins évidente de ces conflits intérieurs. Anaxilas, le tyran de Rhégion, qui avait réussi à se maintenir après la bataille d'Himère et, toujours dans le cadre de la politique des alliances matrimoniales, avait donné sa fille en mariage à Hiéron — (rappelons en passant que quelques années plus tôt il avait donné ses enfants en gage à Hamilcar!) — ce même Anaxilas avait voulu profiter sans doute de la mort de Gélon et de l'échec du projet de Hiéron dont nous venons de parler pour récupérer un rôle autonome entre les ambitions siciliennes et les forces traditionnelles de la mer Tyrrhénienne: il fortifie Scylla sur le versant tyrrhénien du Détroit [40] et, sur le versant ionien, attaque Locres: de là, l'allusion flatteuse de la IIe *Pythique*: «Toi donc, fils de Dinomène, la jeune vierge de Locres Zéphyrienne te chante devant sa porte; car c'est grâce à ta puissance (διὰ τεὰν δύναμιν) qu'elle lève un regard tranquille, sauvée du désespoir où la menace de l'ennemi l'avait jetée» [41].

Diodore qui, avec Pindare et les scholies, est pour nous la source essentielle pour tous les événements de cette époque [42] interrompt le récit qu'il fait du sort d'Himère et des violences que lui a fait subir Théron pour rappeler — le rapprochement est significatif — l'attitude de Hiéron vis-à-vis de Naxos et de Catane: Hiéron expulse les habitants

[40] Strab. VI 1, 5, p. 256-257.

[41] *P.* II 18-20. Sur ce passage et sur l'ensemble de la IIe *Pythique*, cf. l'article très intéressant (avec bibliographie) de H. Lloyd-Jones, «Modern Interpretation of Pindar: the Second Pythian and Seventh Nemean Odes», in *JHS* 93 (1973), 118-127.

[42] Diod. XI 49.

de ces deux villes et, pour les repeupler, il fait venir cinq mille hommes du Péloponnèse et autant de Syracuse. Les faits sont clairs : transfert des habitants anciens à Léontinoi, qui leur accorde le droit de cité, changement du nom de Catane en celui d'Aitna, ce qui signifie que Hiéron va jouir, lui aussi, du prestige qui s'attache au héros fondateur, à l'οἰκιστής d'une cité. Ces événements sont datés de 476 dans la chronologie de Diodore. C'est précisément le moment où Pindare vient en Sicile. C'est l'année aussi où, grâce à la vigueur extraordinaire et à la longévité du cheval Phérénicos le bien nommé, Hiéron remporte aux jeux Olympiques la victoire à la course des chevaux montés, tandis qu'aux mêmes jeux, Théron remportait la victoire à la course des chars. Pindare consacre à la victoire de Hiéron, célébrée aussi par Bacchylide, la Ire *Olympique* et à celle de Théron les IIe et IIIe *Olympiques*. La Sicile et ses tyrans sont au faîte de la gloire.

La fondation d'Aitna se situe sans doute immédiatement après ces victoires. Il me semble que certains éditeurs de Pindare n'ont pas parfaitement saisi le caractère et le sens de cet acte de Hiéron, qu'ils ont parfois interprété comme la création *ex novo* d'une ville nouvelle [43]. Je crois, comme je l'ai suggéré ailleurs déjà, et notamment dans l'article cité *supra* sur les cités chalcidiennes de Sicile [44], que l'événement peut trouver une juste interprétation à la lumière des récentes observations faites dans les fouilles d'Himère et de Naxos. Je rappelle d'abord qu'Aitna est la ville nouvelle fondée sur le site même de Catane et que, par ailleurs, malgré quelques recherches récentes menées avec grand

[43] Cf. par exemple A. PUECH, dans l'introduction à la Ire *Pythique* (Belles-Lettres, t. II, p. 19) : « Hiéron avait expulsé brutalement les habitants de Catane et de Naxos et fondé dans la même région une nouvelle ville, à laquelle il avait donné le nom d'Etna. »

[44] G. VALLET, « Les cités chalcidiennes... » (*art. cit. supra* n. 24), 132-134.

soin, on ne sait pratiquement rien, du point de vue archéologique, de la topographie historique de Catane. En revanche, nous savons par les découvertes récentes de l'archéologie que, dans la première moitié du Ve siècle, Naxos et Himère furent reconstruites sur des plans nouveaux: à Naxos, un des résultats les plus importants des fouilles effectuées au cours des dernières années est d'avoir relevé l'existence de deux plans successifs, celui de la cité archaïque, et un autre, qui date précisément de la première moitié du Ve siècle, et dont la structure d'ensemble cadre bien avec le transfert forcé d'une nouvelle population, décidé et réalisé par un régime autoritaire [45]. Himère, elle aussi, a subi une transformation radicale dans ses structures profondes, avec un changement d'orientation de tout le plan. La 'colonisation dorienne' explique bien, je crois, un tel changement de structure: c'était une vraie 'ville nouvelle' que créait le tyran, dont il devenait ainsi le véritable 'fondateur'.

Relisons alors la Ire *Pythique*, même si elle a été écrite quelques années plus tard (476), ce qui pourra nous amener, en parlant d'Agrigente, à un retour en arrière. Théron est mort en 472, et Anaxilas en 476. Les deux successions seront difficiles, comme nous le verrons. En 470 nous sommes encore, mais pour peu de temps, à l'apogée du règne de Hiéron. Eschyle vient, lui aussi, d'arriver en Sicile pour composer et faire représenter la tragédie d'*Aitna* ou des *Aitnéennes* en l'honneur de la nouvelle ville [46]. Nous savons peu de choses de cette tragédie et nous ignorons notamment si elle fut jouée à Syracuse ou à Aitna, tandis que nous savons que c'est à Aitna que fut exécutée la

[45] Cf., avec toute la bibliographie, P. PELAGATTI, «Naxos», in *Storia della Sicilia* (Napoli 1979), 619-635.

[46] Cf. V. LA ROSA, «Le Etnee di Eschilo e l'identificazione di Xouthia», in *ASSO* 70 (1974), 151-164.

Ire *Pythique*: celle-ci est à la fois un panégyrique de Hiéron et de son fils Deinoménès [47], et, en même temps, la glorification de la cité nouvelle. Quelques années plus tôt, en 474, Hiéron, appelé à l'aide par les habitants de Cumes contre les «Étrusques maîtres de la mer» (Τυρρηνῶν θαλαττοκρατούντων) [48] avait remporté au large de Cumes une victoire qui avait porté un coup mortel à la thalassocratie étrusque; c'est sur l'initiative de Hiéron que naissait alors, à côté de Parthénope, une nouvelle ville, Néapolis, qui allait devenir le centre naturel de convergence d'intérêts sicéliotes et ioniens: comme le rapporte Strabon, participèrent à sa fondation, en plus des Cumains, des Chalcidiens, des gens de Pithécoussai et des Athéniens [49]. Hiéron contrôlait désormais le golfe de Naples et les côtes de Campanie [50]. Tout cela est évoqué par Pindare, qui rappelle à la fois la bataille d'Himère et celle de Cumes: «Je t'en supplie, consens, ô fils de Cronos, que le Phénicien demeure tranquille en sa demeure, et que se taise le cri de guerre des Tyrrhéniens, depuis qu'ils ont vu, devant Cumes, leur insolence pleurer la perte de leur flotte» [51].

De cette première *Pythique*, le passage pour nous le plus important est toutefois la 4e triade. Rappelons ici le texte: «C'est pour lui [*sc.* pour son fils Deinoménès] que Hiéron fonda cette ville où, consacrée par les dieux, la liberté règne selon des lois conformes à la discipline d'Hyllos. Les descendants de Pamphyle, que dis-je, ceux des Héraclides, qui

[47] Je reprends ici pratiquement sans changement une page de l'article «Les cités chalcidiennes...», 134.

[48] Diod. XI 51.

[49] Strab. V 4, 7, p. 246.

[50] Sur la fondation de Naples et pour la présence de Syracuse en Campanie, cf. G. Pugliese Carratelli et E. Lepore, *Storia di Napoli* I (Napoli 1967); 126 sq. et 151 sq.

[51] *P.* I 71-73 (traduction A. Puech).

habitent sous les coteaux du Taygète, veulent conserver toujours la règle d'Aigimios, en Doriens» [52]. On rappellera ici d'un mot les discussions qu'a suscitées ce texte: K. O. Müller en faisait une des bases principales de ses théories sur les constitutions doriennes [53]; Hiéron aurait donné à Aitna une constitution calquée sur celle de Sparte, laquelle correspondrait à la règle d'Aigimios. Dans sa thèse sur *Doriens et Ioniens*, Ed. Will s'est efforcé de réfuter dans une large mesure cette position [54]. Il est difficile, dit-il, d'assimiler la constitution d'Aitna à celle de Sparte, puisque la nouvelle ville «était soumise à un tyran dès sa fondation même: on peut donc se demander si l'allusion pindarique à la 'liberté régnant selon des lois conformes à la discipline d'Hyllos' n'est pas un vœu pieux, plutôt qu'une constatation objective» [55]. Selon Ed. Will, quand Pindare parle de la «règle d'Aigimios», il ne pense peut-être pas à un cas précis de constitution dorienne; tout le passage serait en fait une mise en garde adressée à Hiéron contre les excès possibles de la tyrannie, symbolisés plus loin par l'allusion à Phalaris: «plutôt que d'y voir le témoignage formel d'une conscience ethnique liée à des dispositions politiques ethniques, doriennes, ... il faut y voir de ces réminiscences généalogiques et mythiques telles qu'en contiennent toutes les odes de Pindare», qu'il faut rapporter à «la pensée d'un homme favorable aux régimes aristocratiques traditionalistes». Les allusions doriennes de Pindare auraient donc, en fin de compte, une valeur politique et ne seraient pas le signe d'une profonde prise de conscience ethnique dorienne.

[52] *P.* I 61-65 (traduction A. Puech).

[53] K. O. Müller, *Geschichte der hellenischen Stämme und Städte: Die Dorier* II (Breslau 1844), 14 sq.

[54] Ed. Will, *Doriens et Ioniens. Essai sur la valeur du critère ethnique appliqué à l'étude de l'histoire et de la civilisation grecques* (Paris 1956), 58 sq.

[55] Ed. Will, *op. cit.*, 59.

Oui et non. J'ai assez souvent écrit que, pour l'époque archaïque, notamment dans le monde colonial, il ne fallait pas accorder trop d'importance au critère ethnique pour pouvoir dire qu'ici Ed. Will me semble aller un peu loin. La coïncidence de l'anéantissement du γένος χαλκιδικόν à Himère avec la déportation à Léontinoi des habitants de Naxos et de Catane, la destruction de ces villes remplacées par des «fondations nouvelles», où l'on implante des colons doriens venus de Syracuse ou du Péloponnèse, tout cela prouve que, comme l'a écrit G. Maddoli, «la transformation radicale des structures civiques des grandes cités chalcidiennes supposait un antagonisme racial, dont les tyrans pensaient qu'il leur procurerait un double avantage: d'une part, l'élimination de tous les éventuels foyers de rébellion, et, de l'autre, la gratitude des nouveaux colons doriens qui devaient tout au despote» [56].

Ce qu'il nous faut souligner ici, c'est que Pindare, qui, parfois se permet de donner à Hiéron des conseils ressemblant à des critiques, approuve sans réserve cette fondation dorienne, où la liberté règne selon les «lois doriennes» et où le peuple doit être traité avec honneur. Tout cela est à la gloire de Hiéron: celui-ci, dont nous savons qu'il était malade (les scholies précisent qu'il avait la maladie de la pierre), est comparé au glorieux Philoctète: «Il a acquis, protégé par la main des dieux, une gloire telle qu'aucun autre Grec n'en moissonne, couronnement de son opulence! Mais aujourd'hui (νῦν), c'est en suivant l'exemple de Philoctète qu'il s'est mis en campagne, et celui qui se montrait superbe a dû le flatter pour l'avoir comme ami» [57]. Les scholies et tous les commentateurs de Pindare se sont interrogés pour essayer de comprendre cette allusion énigmatique au «superbe» qui a dû flatter Hiéron-Philoctète

[56] G. Maddoli, in *Storia della Sicilia* II 52.

[57] *P.* I 48-52.

pour obtenir son amitié. Deux éléments me paraissent certains: le fait dont on parle est récent (ce qui exclut l'hypothèse ancienne des scholiastes, qui proposaient d'y voir Anaxilas, qui est mort en 476), et il y a eu une opération militaire (ἐστρατεύθη), ce qui exclut, me semble-t-il, l'hypothèse présentée par Boeckh et adoptée par Holm [58] et par bien d'autres, selon laquelle il s'agirait du peuple ou des magistrats de Cumes qui auraient manifesté une certaine insolence à l'égard de Hiéron; le fait exclut également l'hypothèse récente d'E. Lepore [59], suivant qui il s'agirait de la nouvelle fondation de Néapolis en Campanie, et oblige, je crois, à admettre qu'il ne peut s'agir que du peuple d'Agrigente: de fait, après la mort de Théron (472), ce fut son fils Thrasydée, celui qui avait été chassé d'Himère, qui prit le pouvoir et qui, selon Diodore, administra la ville παρανόμως καὶ τυραννικῶς [60]. Avec une armée de mercenaires et d'habitants d'Agrigente et d'Himère, Thrasydée se décida à entrer en guerre contre Hiéron. Mais celui-ci le précéda en marchant sur Agrigente. La bataille fut violente, et, selon le même Diodore [61], on n'avait encore jamais vu tomber dans un combat fratricide autant de soldats grecs, puisqu'il y eut deux mille morts du côté de Syracuse et quatre mille du côté d'Agrigente. Thrasydée dut s'enfuir et se réfugier en Grèce où, d'ailleurs, il fut bientôt mis à mort. C'est à cette expédition que fait sans doute allusion le passage cité plus haut de la Ire *Pythique*.

Mais Pindare qui, comme nous le verrons, a eu vraiment de l'affection pour les Emménides, n'aura-t-il pas un mot d'émotion pour la fin de cette famille dont il avait

[58] A. Holm, *Storia della Sicilia* (Torino 1896), 424 (trad. ital. de *Geschichte Siciliens im Alterthum*, Leipzig 1870-1898).

[59] E. Lepore, *Storia di Napoli* (*supra* n. 50), 161 sq.

[60] Diod. XI 53, 2.

[61] Diod. XI 53, 4.

écrit, quelques années plus tôt, dans la IIe *Olympique*, en parlant de Théron: «Ses ancêtres, après mainte épreuve, occupèrent cette sainte résidence au bord du fleuve: ils furent l'œil de la Sicile; le temps et le destin veillèrent sur eux, apportant richesse et gloire à leurs pures vertus»? [62] Si. En effet, la IIe *Isthmique*, qui, à mon avis, est un des plus beaux poèmes de Pindare et un de ceux qui ont été le plus mal compris, a été consacrée à Xénocrate d'Agrigente, le frère de Théron et le père de ce Thrasybule que, vingt ans auparavant, Pindare avait chanté dans la VIe *Pythique* en l'associant à la victoire paternelle. Vingt ans ont bel et bien passé, puisque la IIe *Isthmique* date sans aucun doute des années 470. Les anciens commentateurs de Pindare, oubliant combien les temps avaient changé, n'ont pas compris les intentions du poème et y ont vu, au moins dans le début, une réclamation pour je ne sais quel salaire. Etrange contre-sens! Malgré son inscription, c'est à Thrasybule, le fils de Xénocrate, que le poème s'adresse. Théron est mort, Xénocrate est mort, Thrasydée a connu la fin stupide que nous avons vue, et, alors, Pindare envoie, par une main amie, ce message au seul survivant de la famille, à ce Thrasybule dont, vingt ans plus tôt, il avait dit: «Aujourd'hui, Thrasybule, plus qu'aucun autre, prend pour règle la volonté de son père et il veut imiter en tout l'éclatante vertu de son oncle. Il sait user sagement de sa richesse; il cueille la fleur de sa jeunesse sans injustice et sans insolence, et le savoir auprès des Muses dans leurs retraites» [63]. Oui, Pindare a aimé ce jeune homme sage et bon, ami des Muses: c'est à lui que, dans les années heureuses, il avait envoyé ces vers que nous a conservés Athénée: «O Thrasybule, je t'envoie ce char d'aimables chansons pour ton dessert. Il pourra plaire à l'assemblée des

[62] *O.* II 8-11 (traduction A. Puech).

[63] *P.* VI 44-49.

convives; il sera un aiguillon pour le fruit de Dionysos et les coupes attiques, à l'heure où les soucis qui fatiguent les hommes s'évadent de leur poitrine, où, comme en un océan de richesse, parmi l'or en abondance, tous également nous voguons vers quelques rives imaginaires; alors, le pauvre est riche, alors les riches...» [64].

Maintenant, l'heure n'est plus aux chansons à boire et aux rêves. C'est dans cette perspective qu'il faut relire la IIe *Isthmique*: l'opposition que souligne la première strophe, c'est celle d'hier et d'aujourd'hui. Et je ne crois pas que les allusions que fait le poète concernent d'autres que lui, par exemple, comme on l'a dit, Simonide: «Hier (οἱ μὲν πάλαι ... φῶτες) les poètes ne tardaient pas à lancer leurs hymnes doux comme le miel en l'honneur des beaux adolescents dont l'aimable jeunesse faisait rêver Aphrodite. Alors, la Muse n'était ni cupide ni mercenaire. Ses chants doux et suaves n'étaient pas à vendre... Maintenant (νῦν δέ), elle prescrit d'observer ce mot qui traduit si bien la vérité: 'Argent, argent, voilà l'homme', ce mot que prononça l'Argien quand il eut perdu à la fois ses biens et ses amis». Il me semble évident que c'est à lui-même que pense Pindare, à lui qui, naguère, célébrait sur-le-champ la victoire à Delphes de Xénocrate et de son fils Thrasybule et qui, aujourd'hui... Par chance, Thrasybule comprend: Ἐσσὶ γὰρ ὢν σοφός (v. 12); «Se' savio e intendi me», comme disait Dante dans l'*Enfer* [65]. Et il va comprendre en effet à la fois les raisons du retard du poème et les vrais sentiments de Pindare. Suivent alors les magnifiques seconde et troisième triades, où tous les verbes sont à l'imparfait, puisqu'il s'agit du temps où Poséidon couronnait d'ache «le bon maître des chars, la gloire d'Agrigente», où Apollon lui donnait la couronne à Delphes, où la victoire dorée le recevait sur ses

[64] Pind. fr. 124 a, *ap.* Athen. XI 480 c.

[65] Dante, *Inf.* II.

genoux dans le sanctuaire d'Olympie... Maintenant, le poète ne peut plus qu'évoquer l'âme douce de Xénocrate, qu'entourait le respect de ses concitoyens. Et, après l'antistrophe de la troisième triade, où Pindare continue l'éloge du père de Thrasybule, il conclut: «Parce que des espérances jalouses rôdent autour du cœur des mortels, il ne faut pas que, maintenant, Thrasybule taise la vertu de son père, et ces hymnes. Je ne les ai pas composés pour qu'ils dorment inertes. Et toi, Nicasippe, porte ce message, quand tu retourneras auprès de notre hôte aimé».

Magnifique poème où se mêlent, en demi-teinte, regrets, remords et tendresse. Thrasybule est sans doute encore à Agrigente, où la démocratie, sous le contrôle de Hiéron, a succédé à la tyrannie. Ce qui importe pour nous, c'est que cette IIe *Isthmique* est, d'une certaine manière, la suite et le pendant de la Ire *Pythique*: celle-ci, dictée par les nécessités d'une Muse soumise au pouvoir, célébrait la gloire du nouveau Philoctète, fondateur d'Aitna, vainqueur du peuple d'Agrigente; celle-là, aussitôt après, évoque l'amitié et le bonheur des jours anciens, et ces Emménides que Pindare a toujours beaucoup aimés.

Mais Philoctète-Hiéron bientôt va mourir! En 467, il reçoit à Aitna/Catane les honneurs funèbres qui doivent le rendre immortel, puisque ce sont ceux des héros fondateurs de cités. Diodore le souligne clairement en employant la même formule que pour Théron: «τιμῶν ἡρωικῶν ἔτυχε», et il ajoute en explication: «ὡς ἂν κτίστης γεγωνὼς τῆς πόλεως» [66]. C'est le dernier des quatre frères qui lui succède, ce Thrasybule que la tradition présente comme l'opposé de Gélon: il était, dit encore Diodore, violent et sanguinaire (βίαιος ... καὶ φονικός) [67], condamnant facilement à mort ou à

[66] Diod. XI 66, 4.

[67] Diod. XI 67, 5.

l'exil, confisquant les biens, prêt toujours à écouter délations et calomnies. On connaît la suite: la révolte de Syracuse, aidée par une coalition où entrent Géla, Agrigente et Sélinonte; la résistance acharnée, mais brève, de Thrasybule et de ses mercenaires qui, bientôt, doivent négocier sa reddition contre un exil à Locres et la possibilité pour les mercenaires de quitter la ville. Les Syracusains, après avoir libéré leur ville, «libérèrent aussi les autres cités qu'occupaient le tyran et ses garnisons et y rétablirent la démocratie» [68].

En fait, Syracuse reconquiert sa liberté dès 467, mais la libération générale des autres cités ne se fera que progressivement: les fils d'Anaxilas se maintiennent au pouvoir dans les villes du Détroit pendant plus de cinq ans, et il semble même que Deinoménès, le fils de Hiéron, soit resté à Catane jusqu'en 461. Période très compliquée, où les anciens exilés, ceux de Géla, d'Agrigente, d'Himère et d'ailleurs durent chasser les intrus pour récupérer leurs biens et leur patrie. Mais la liberté est retrouvée: on sait avec quelle allégresse Diodore, dans un chapitre du livre XI, qui remonte certainement à Timée, évoque ce retour à la liberté: «Toute la Sicile augmenta en prospérité, après que Syracuse et toutes les autres villes de l'île eurent secoué le joug de la tyrannie. Les Siciliens, jouissant d'une paix profonde et cultivant un sol fertile, virent leurs richesses s'accroître par l'agriculture» [69].

Et Pindare? Il ne célébrera plus désormais de vainqueurs originaires de Syracuse ou d'Agrigente et, de toute façon, le ton des odes postérieures à la chute de la tyrannie ne sera plus le même. Personnellement, je n'hésite pas, comme l'a proposé W. S. Barrett, à admettre que la

[68] Diod. XI 68, 5.

[69] Diod. XI 72, 1.

XIIe *Olympique*, consacrée à Ergotélès d'Himère, vainqueur au dolique, est postérieure à la chute de la tyrannie [70]. Je ne reviens pas ici sur la démonstration de Barrett, sur la manière dont il explique et corrige le texte erroné des scholies consacrées à l'ode et concernant sa date, mais il m'apparaît, comme à lui, que l'invocation à Zeus Eleutherios, ou plutôt à la Fortune, fille de Zeus Eleutherios, n'est possible qu'au moment où fut institué dans les villes libérées un culte à Zeus Libérateur, avec une fête qui commémorait chaque année la chute de la tyrannie. Nous savons par Diodore que les citoyens de Syracuse élevèrent une statue colossale à Zeus Eleutherios et qu'ils décidèrent que, chaque année, une grande fête célébrerait le jour de la liberté retrouvée [71]. Ainsi s'expliquent parfaitement les deux premiers vers de la XIIe *Olympique*, que l'on peut traduire en soulignant la valeur prégnante de la construction: « Je t'en supplie, fille de Zeus Libérateur, Fortune Salutaire, protège Himère pour qu'elle soit forte. » Et l'ensemble du poème, qui évoque les vicissitudes de la vie d'Ergotélès, aujourd'hui au comble de la gloire, hier transplanté de Cnossos, sa patrie, s'adapte parfaitement aussi aux vicissitudes de la ville elle-même. Ergotélès était certainement un de ces Doriens que Théron avait amenés à Himère pour repeupler la ville détruite; il aurait pu, dit Pindare, ne pas connaître la gloire, si les discordes qui opposent les hommes ne lui avaient ravi sa patrie [72]. Mais personne ne peut prévoir l'avenir: c'est là le sens que développe tout le poème: « Les espérances humaines, qui tantôt s'élèvent, tantôt s'abaissent, s'en vont ballottées par les flots, s'ouvrant le chemin sur une mer d'illusions vaines... Souvent ce

[70] W. S. Barrett, « Pindar's Twelfth *Olympian* and the Fall of the Deinomenidai », in *JHS* 93 (1973), 23-35.

[71] Diod. XI 72, 2.

[72] *O.* XII 16: εἰ μὴ στάσις ἀντιάνειρα Κνωσίας σ' ἄμερσε πάτρας.

qui nous advient déconcerte nos prévisions» [73]. Il ne reste que la gloire, celle que donnent les jeux: «Dans la terre qui est devenue ta patrie, tu rends illustres, Ergotélès, les eaux chaudes qu'y font jaillir les nymphes» [74].

Méditation, si l'on veut, sur le monde qui change et l'incertitude des choses. L'heure n'est plus au mythe, qui a pratiquement disparu des derniers poèmes [75], mais à ces réflexions sur le temps qui passe et le monde qui change. La tyrannie n'est plus, et il nous faut faire confiance, maintenant, aux «assemblées qui délibèrent et portent conseil» [76]. Ainsi va le monde. Mais, ce qui est sûr, c'est que Pindare n'a pas, au moment où s'éloigne le temps des Deinoménides, ces accents d'amitié et de fidélité qu'il a eus pour les Emménides et qui étaient dus à des sentiments personnels d'affection et d'estime.

Je ne reviens pas sur les deux dernières odes de Pindare, les deux *Olympiques* consacrées à Psaumis de Camarine, et notamment sur le problème de l'authenticité de la Ve. La IVe, elle, n'a qu'une triade: oui, la gloire des jeux est bien celle qui donne les honneurs les plus durables, et ceci est vrai aussi bien pour Psaumis que pour Camarine. Prions la divinité de l'assister pour le reste de ses vœux, «lui qui est attentif à l'élève de ses chevaux, qui se plaît à une large hospitalité et qui, dans la pureté de son cœur, rêve de la paix, amie des cités» [77]. La gloire des jeux, la paix des cités,

[73] *O.* XII 5-6 et 10 (traduction A. Puech).

[74] *O.* XII 18-19: l'allusion vise les eaux thermales célèbres du territoire d'Himère (l'actuelle Termini Imerese).

[75] Dans la IVe *Olympique*, consacrée à Psaumis, on ne peut parler de mythe: l'histoire d'Erginos l'Argonaute et de ses cheveux gris est, comme le dit justement A. Puech (Pindare, Tome I: *Olympiques*, 59), «une anecdote qui va tenir ici la place du mythe».

[76] *O.* XII 5: κἀγοραὶ βουλαφόροι.

[77] *O.* IV 15-17.

voilà ce que maintenant le poète doit célébrer et surtout ce qu'il doit demander aux dieux pour les hommes.

Après une relecture d'ensemble de Pindare et de ses commentateurs, et, plus particulièrement, des poèmes consacrés à des vainqueurs siciliens, l'historien de la Sicile ne peut conclure qu'en se posant, et surtout en posant aux spécialistes de Pindare, quelques questions. L'impression globale, qui, au vrai, n'est pas très originale, est celle-ci : il y a une première phase, celle de la jeunesse et de l'espérance, où la célébration de la gloire se mêle d'estime et de tendresse, sans que, pour autant, on oublie la prudence, car sait-on jamais ce que les dieux nous réservent pour demain. Tels sont bien les sentiments que Pindare éprouve pour les Emménides : estime pour Théron, qui n'est pas encore tyran, et pour son frère Xénocrate, affection particulière pour le jeune Thrasybule. Pindare, lui aussi, est jeune, puisqu'il a moins de trente ans, mais il est déjà sage et prudent. Rappelons-nous les derniers vers de la XIIe *Pythique*, consacrée à Midas, le petit joueur de flûte d'Agrigente : « Si les hommes obtiennent quelque félicité, ce n'est jamais sans labeur. La divinité peut y mettre le comble aujourd'hui, mais le destin demeure inévitable. Un jour peut venir, qui, trompant notre espérance, à l'inverse de notre attente, nous donnera ceci, et nous fera attendre encore le reste » [78].

De 490 à 476, rien, me semble-t-il, qui ne concerne des vainqueurs siciliens. Et pourtant, la geste des tyrans et leurs victoires aux jeux avaient commencé, et comment ! Pourtant, il n'y a pas, je crois (c'est un des points sur lesquels je sollicite l'avis des spécialistes), de poème sicilien qui doive nécessairement être daté d'avant le voyage en Sicile. Par exemple, quand, dans la IIIe *Pythique*, Pindare, évoquant la maladie de Hiéron, déclare que, s'il avait connu le

[78] *P.* XII 28-32.

sage Chiron, il serait venu, bravant tous les périls, auprès de son hôte etnéen pour lui apporter la santé, cela ne signifie pas, comme, après Wilamowitz d'ailleurs, l'a souligné J. Duchemin [79], que le poème a été composé avant le voyage en Sicile. Il semble bien que c'est vers le moment de la fondation d'Aitna que Hiéron a invité Pindare à sa cour. Et, dès lors, pendant une période de six à huit ans, le poète n'a chanté, comme vainqueurs siciliens, en plus de l'allié Théron, que les amis du tyran de Syracuse: c'est le cas notamment pour Chromios dont il commémore les exploits anciens (à ce propos, je signale que je ne comprends pas le vers 41 de la IXe *Néméenne* [80] et qu'il ne me semble pas, en tout cas, que l'on puisse admettre la correction que, après Boeckh, adoptent à peu près tous les éditeurs, ἔνθα Ῥέας πόρον, en y voyant une allusion à la mer Ionienne [?]), alors que le silence est total pour les victoires de Polyzélos. C'est sans doute aussi à l'instigation de Hiéron qu'il composa les Xe et XIe *Olympiques* pour Agésidame le Locrien: il le fait d'ailleurs avec un retard dont il s'excuse, mais l'occasion était bonne de vanter les vertus de cette ville, sauvée, nous l'avons vu, par Hiéron, de l'ambition d'Anaxilas. Bref, depuis 476 et jusqu'à la mort de Hiéron ou presque, Pindare apparaît comme le chantre officiel du tyran syracusain.

Et pourtant, lui qui revendiquait pour le poète le droit inéluctable à la franchise [81], il écrivait, sans doute dès 474, dans la XIe *Pythique*: «Quand j'observe que, dans la ville, les citoyens de condition moyenne jouissent du plus grand des bonheurs, il me vient le dégoût des tyrannies, et je

[79] J. Duchemin, *op. cit.*, 143 n. 1.

[80] *N.* IX 41: ἔνθα Ῥέας πόρον ἄνθρωποι καλέοισι, là où les mss. donnent ἐνθ' Ἀρείας.

[81] *P.* II 86-88: «Un homme à la parole sage (εὐθύγλωσσος) se fait valoir en tout pays, auprès des tyrans, là où règne la foule impétueuse et dans les cités que régissent les sages.»

n'aspire plus qu'aux vertus communes. Il évite le danger fatal de l'envie celui qui, parvenu au faîte et usant de son bonheur avec modération, a su fuir l'affreuse violence. La sombre mort lui offrira une fin plus belle, s'il laisse à sa douce postérité le legs d'une bonne renommée, de tous les biens le plus précieux» [82]. Le poème célébrait, il est vrai, la victoire au stade d'un Thébain, tandis que les odes siciliennes exaltaient au même moment la fondation d'Aitna, où l'on installait de nouveaux venus sur les ruines de Catane, et la victoire remportée sur la flotte étrusque au large de Cumes.

Ai-je exagéré en faisant un sort particulier à la IIe *Isthmique* qui, à un moment difficile pour tous, marque tendresse, fidélité envers les amis des jours heureux, et, je maintiens le mot, un certain remords. C'est avec elle que commence la troisième phase des poèmes siciliens de Pindare: après l'exaltation sincère des Emménides, «œil de la Sicile», des années 490, après les années où Pindare fut en quelque sorte le chantre officiel, avec d'autres il est vrai et non sans donner à l'occasion des conseils de modération et de sagesse, du règne de Hiéron, voici maintenant les poèmes où la méditation a remplacé le mythe, poèmes où Pindare souhaite qu'on en ait fini avec la discorde des hommes et que la gloire des jeux trouve son accomplissement dans la paix.

82 *P.* XI 52-58.

DISCUSSION

M. Lloyd-Jones: M. Vallet's judicious summary of the historical facts would accord well with the scepticism about Pindar's supposed expression of his personal feelings that has become common during the last twenty-five years. The date of *I.* II remains uncertain and though Pindar no doubt felt a special regard for Thrasyboulos, speculations about the latter's 'isolation' in Akragas, presumably after the fall of the tyranny, cannot be securely based.

M. Vallet: Je l'ai dit tout à l'heure: je me sens plus à l'aise comme historien de la Sicile (avec quelles lacunes, certes) que comme scholiaste de Pindare (!). Je suis donc très heureux d'entendre toutes les observations et les critiques que peuvent me faire les meilleurs spécialistes de Pindare, et tout particulièrement mon vieil ami H. Lloyd-Jones. Sa première remarque va au fond des choses. En effet, deux points, me semble-t-il, vont dominer nos débats: le rapport de la poésie de Pindare avec l'histoire, j'entends avec les événements historiques de son temps, et, d'autre part, le problème de la présence, ou non, dans sa poésie de quelque chose qu'il faut bien appeler un sentiment personnel. Je sais qu'aujourd'hui beaucoup des meilleurs spécialistes de Pindare ont pris, en contre-pied sans doute nécessaire de certaines exagérations précédentes, une position à la fois critique à l'égard du poète et hypercritique à l'égard des éventuelles références à l'histoire que l'on peut trouver dans son œuvre. La seconde *Isthmique* constitue un terrain privilégié pour ce type de réflexion. Certes, la date exacte en est incertaine, mais il est clair que Théron et Xénocrate sont morts et, les temps étant ce qu'ils étaient, on ne peut pas ne pas imaginer combien devait être difficile, et précaire, la situation de Thrasybule. Or, nous connaissons l'affection que Pindare avait pour lui, ce que confirment, notamment, les vers que nous rapporte Athénée et que j'ai cités. Alors? Doit-on, le temps des peines venu, refuser *a priori* (car c'est bien de cela qu'alors il s'agit) toute expression

d'un sentiment personnel, qui ne peut être évidemment que regret et nostalgie? En tout cas, j'avoue, en toute humilité, que c'est l'impression que j'éprouve en lisant ce poème.

Mme Lefkowitz: It's important to remember that most allusions to historical events in the odes tend to be general rather than precise. In the case of *P.* II, for example, we can't be sure when the ode was written (you suggest 475, but David C. Young, in *HSCP* 87 [1983], suggests 468), of for what occasion, because the poet himself gives us so little information. For the same reason, we can't be certain of the date of *I.* II, or know why Pindar chose to conclude that ode (and many others) with general reflections. Not only can we not be sure what he thought privately about the tyrants of Syracuse and Acragas, we cannot determine precisely when he visited Italy. As in the case of *P.* V, where his detailed description of the site makes it look as if he had seen Cyrene with his own eyes, it is tempting to deduce from his references to Aetna that he knew Sicily well; but it is still possible that even these larger descriptions were based on information given to him by natives of those sites.

M. Vallet: Je remercie Mary Lefkowitz de son intervention, qui reprend, à certains égards, celle de H. Lloyd-Jones. C'est vrai, il y a des incertitudes sur les dates; mais il est vrai aussi qu'il y a, pour beaucoup d'odes, des repères chronologiques et, si je peux m'exprimer ainsi, des 'fourchettes' entre lesquelles on doit les placer. Par ailleurs, certaines allusions à des événements historiques sont, selon moi, assez précises. De fait, les odes sont destinées à un public qui sait bien de quoi il s'agit. Qu'il y ait des maximes générales, des *topoi*, toute une grammaire lyrique, comme il y a une grammaire épique, cela est évident. Mais cela n'empêche pas les références précises qui illustrent un propos général.

Que dire pour l'Etna? A mon avis, voici les points clairs dont on ne peut pas ne pas tenir compte: Pindare a vu l'Etna, puisqu'il est venu à Catane/Aitna; il y avait alors une phase éruptive importante; par ailleurs, il évoque la violence du volcan dans un poème qui, quelles que soient les

incertitudes des dates, doit être postérieur à ce séjour en Sicile. Alors? Je me demande s'il est raisonnable de mettre en doute *a priori* — j'y insiste — que cette évocation de l'Etna traduit en langage poétique une réminiscence ou un souvenir personnel.

Mme Bernardini: Quanto è stato dimostrato dal Professore Vallet per le odi siciliane vale in generale anche per le altre: la conoscenza della realtà storica e politica è indispensabile per una corretta interpretazione dell'epinicio. La maniera criptica e allusiva con la quale Pindaro accenna ad eventi di cui egli e il suo uditorio erano ben informati rappresenta, è vero, una grossa difficoltà, ma in molti casi il confronto con altre fonti e il soccorso della ricostruzione storica provano che il poeta aveva una conoscenza precisa dei fatti e che a tal proposito egli non inventava nulla (cfr. ad es. l'allusione alla gratitudine delle giovani locresi nei riguardi di Ierone in *P.* II 18-20 per la quale non credo assolutamente alla datazione del 468 proposta da D. C. Young e ricordata da M. Lefkowitz, oppure cfr. i riferimenti alla nuova città di Etna che rinviano a un concreto programma politico del tiranno di Siracusa).

Quanto all'autenticità di *O.* V mi sembra che non vi siano seri motivi per metterla in dubbio. Il principale argomento addotto per contestarla, cioè che una descrizione di Camarina così circostanziata sarebbe da imputare ad un poeta locale, è privo di fondamento. Anche se non ha visitato la città dopo la sua rifondazione (461), Pindaro può ricordare ciò che ha già visto in occasione del suo viaggio in Sicilia o essere stato bene informato da altri sul nuovo assetto urbanistico del luogo. Né più probanti sono le altre argomentazioni contro la paternità pindarica dell'ode che, insieme all'*O.* IV, fu composta per celebrare la medesima vittoria di Psaumis con l'*apene* nel 460 o 456 (cfr. C. O. Pavese, in *QUCC* 20 [1975], 85-86).

Vorrei concludere osservando che la ricerca delle rispondenze tra l'enunciato poetico e la realtà storica va fatta con estrema cautela perché può comportare, come contropartita, il pericolo di un biografismo eccessivo che non trova giustificazione nel testo. È il caso della lettura condotta dal Professore Vallet del proemio e del finale dell'*I.* II sulla

quale non concordo perché basata su una datazione discutibile dell'ode e su assunti storico-biografici non legittimati dai versi in questione.

M. Vallet: Sur le premier point, je ne peux être que pleinement d'accord avec Mme Bernardini: les deux exemples qu'elle cite, et que j'avais moi-même rappelés, confirment bien qu'il y a chez Pindare des allusions indiscutables — et précises — à des événements historiques importants. Pour l'authenticité de la Ve *Olympique*, je me suis limité à poser la question. Ce qui est sûr, c'est que l'évocation du site de Camarine correspond bien à la réalité. Il y a donc, chez Pindare, si l'on admet l'authenticité de l'ode, des allusions très précises à la géographie ou, si l'on préfère, à la topographie. C'est d'abord cela qui compte. Ensuite, on peut s'efforcer d'expliquer — mais, selon moi on sera alors toujours dans le domaine de l'hypothèse — si de telles précisions impliquent que Pindare a connu personnellement ce dont il parle (en l'occurrence le site de Camarine lors de son séjour en Sicile) ou s'il a eu des informations par celui qui a commandé l'ode ou par d'autres. Dans ce cas précis, je serais tenté de penser, comme je l'ai suggéré dans mon exposé, qu'il faut envisager l'une et l'autre possibilités. Mais nous n'en aurons jamais la certitude.

M. Pòrtulas: En vous entendant parler de l'*I.* II, j'ai éprouvé des sentiments contradictoires. J'ai moi-même consacré un chapitre dans mon livre à cette ode. Avec vous, je rejette les inepties des scholiastes et de quelques philologues du siècle dernier: on ne versifie point les factures! On ne peut cependant méconnaître que le contraste οἱ μὲν πάλαι ... φῶτες ... νῦν δέ... oppose à l'actualité un passé mythique, non point un passé personnel. On se rappellera que des philologues tels que Woodbury et C. O. Pavese ont signalé très opportunément le caractère topique de l'expression χρήματα χρήματ' ἀνήρ (v. 11). La plainte de Pindare ne serait-elle donc qu'un τόπος? Ce n'est pas certain: tout n'est point topique dans la poésie de Pindare, et une certaine critique anglo-saxonne a exagéré, sans doute, la portée des τόποι; il n'en est pas moins incontestable qu'un poète grec a besoin de τόποι pour exprimer une expérience qui (pourquoi pas?) avait aussi une base personnelle.

Il est d'autre part certain — un bel article de Gernet [1] l'a démontré depuis longtemps — que la politique matrimoniale des tyrans grecs s'inspirait, d'une manière atténuée, de la pratique héroïque de l'inceste! D'où le recours aux mythes chez les poètes qui font l'éloge de ces tyrans dans leurs épinicies.

M. Vallet: Notre ami J. Pòrtulas s'en est bien rendu compte: sa position est la mienne. Certes, les τόποι existent dans la poésie grecque, et notamment chez Pindare. Qui le nierait? Mais cela est vrai pour tant d'autres poésies. C'est le cas — exemple parmi bien d'autres — de la poésie romantique française. Ce n'est pas parce qu'il y a des lieux communs — et Dieu sait qu'il y en a! – que l'on doit nier l'authenticité des sentiments personnels.

Pour l'article de Gernet qu'effectivement je n'ai pas cité dans la présentation orale de mon rapport, je me permets de rappeler qu'il a été le point de départ de la contribution que j'ai présentée dans les *Mélanges Manni* (citée p. 296 n. 23).

M. Hurst: Le professeur Vallet a tenu à poser un certain nombre de questions d'un historien à des pindarisants. La plupart ont reçu des réponses explicites ou implicites. Il reste le problème de l'éruption de l'Etna: Pindare en dit-il assez (ou s'exprime-t-il de manière assez explicite) pour qu'on puisse affirmer qu'il en fut un témoin oculaire?

M. Vallet: Vous avez vu mon sentiment personnel à ce sujet. Certes, l'évocation de l'Etna se prête admirablement aux lieux communs (Typhon aux cent têtes et à la poitrine velue...), mais, sur le point précis de la Ire *Pythique*, il me semble difficile de ne pas être d'accord avec une analyse commé celle de J. Duchemin. J'avoue que je n'en vois même pas la raison: ce ne peut être, selon moi, qu'une position *a priori*, que, pour mon compte, j'aurais beaucoup de mal à admettre.

[1] L. Gernet, «Mariages de tyrans», in *Anthropologie de la Grèce antique* (Paris 1968), 344-359.

M. Lloyd-Jones: Details about the eruption of Mt. Etna (*P.* II), the town of Kamarina (*O.* V) or the topography of Cyrene (*P.* V: see Mrs Lefkowitz' paper) might depend on autopsy by the poet, but might also have been communicated to him by his patrons or their agents. The theory of a common epic source for the accounts of the eruption in *P.* I and the *Prometheus vinctus* (see A. von Mess, in *RhM* 56 [1901], 167 f.) seems impossible; see R. Kassel, in *ZPE* 42 (1981), 11 f. for other instances of a poet refashioning in a metre of his own a passage of another poet in a different metre, as the author of the *P.* V., who has not been proved not to have been Aeschylus, seems to have done with the passage of *P.* IV.

M. Vallet: Il est bien certain que nous ne devons pas lire le texte de Pindare comme celui d'un historien ou d'un géographe. Cela dit, je me demande si ce problème de l'alternative entre souvenir direct et information indirecte est, au vrai, tellement important. Pour l'Etna et pour Camarine, je n'y reviens pas. Ce qui est clair, c'est que Pindare mêle, comme le rappelait justement J. Pòrtulas, des informations précises, directes ou indirectes, avec des lieux communs d'ordre général. Cela peut créer des disparités sensibles. Je pense par exemple à des formules toutes faites comme celle de la XIIIe *Olympique* où Pindare continue par habitude à parler des riches cités situées sous l'Etna à une époque où il n'est évidemment plus possible de définir ainsi des villes comme Aitna/Catane ou comme Naxos.

M. Lloyd-Jones: At *O.* XIII 111-112 ταί ϑ' ὑπ' Αἴτνας ... πόλιες surely refers not to small places like Katane and Naxos, that are literally 'under Etna', but to cities that are really καλλίπλουτοι like Syracuse and Akragas.

M. Vallet: Je ne sais pas... Certes, l'Etna peut symboliser la Sicile, mais l'expression me semble tout de même assez curieuse pour désigner Syracuse et, *a fortiori*, Agrigente.

Mme Bernardini: Poiché si tratta di un elenco di vittorie di un certo rilievo è più probabile che Pindaro si riferisca a feste agonistiche che avevano luogo in città importanti della Sicilia e non in centri minori (cfr. in tal senso gli scolii che rinviano a giochi siracusani).

M. Lloyd-Jones: Vague as the designation may be, it is perhaps precise enough for Pindar, writing as he was not for a Sicilian but for a Corinthian.

M. Vallet: Je dirais peut-être la même chose, mais autrement: en effet un Corinthien sait bien où est Syracuse; il ne peut ignorer les dimensions de la Sicile ni que, de l'Etna à Agrigente, la distance est à peu près la même que de Corinthe à Corfou! Selon moi, il faut admettre ou bien qu'il s'agit d'une pure expression poétique, l'Etna désignant la Sicile, ou bien, comme je le suggérais, que Pindare use d'un cliché, sans songer au fait que la situation d'une ville qu'il a bien connue et chantée comme Aitna ne correspond plus à ce cliché. De toute façon, et c'est là seulement ce que je voulais souligner, le contraste est frappant entre une formule comme celle-ci et la précision que nous avons notée dans une description comme celle de Camarine.